

Thomas Joachim

**PAR SES BLESSURES,
NOUS SOMMES GUÉRIS**

EdB



INTRODUCTION

« Où donc notre fragilité
peut-elle trouver repos et sécurité,
sinon dans les plaies du Sauveur ? [...] »
Dès que je pense à cette médecine si forte et efficace,
la pire des maladies ne m'effraie plus. »
Saint Bernard¹

L'expérience de Thomas l'Apôtre

Dans l'évangile de Jean, Thomas l'apôtre vit une rencontre bouleversante avec le Christ ressuscité. Absent lors de la première apparition de Jésus aux disciples, il avait douté du témoignage vibrant de

1. Saint BERNARD, *Homélies sur le Cantique des cantiques* (Sermo 61, 3-5 : *Opera omnia*, 2, 150-1).

ses frères. Dans ce tumulte intérieur, sa foi vacillait. Cependant, son cœur se tourna instinctivement vers la source de la guérison spirituelle, vers les plaies du Seigneur : « *Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas ma main dans son côté, non, je ne croirai pas !* » (Jn 20, 25). Le Christ, riche en miséricorde, répondit à cet appel de Thomas. Il vint guérir son incrédulité par l'évidence lumineuse de ses blessures : « *Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté. Cesse d'être incrédule, sois croyant* » (Jn 20, 27).

Ce livre est une invitation à imiter l'apôtre Thomas en tournant notre regard vers les plaies du Seigneur. Si nous le faisons avec foi, nous découvrirons les signes de l'amour de Jésus pour nous et nous pourrons nous exclamer, comme saint Paul : « *Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi !* » (Ga 2, 20). *Crux lux* : la croix est lumière².

2. Les plaies du Christ ont été pendant des siècles le centre de la dévotion et de la théologie catholiques. Elles sont déjà un thème récurrent dans les écrits des Pères de l'Église, notamment chez saint Cyrille d'Alexandrie (375-444), mais c'est surtout dans la période médiévale, grâce à la prédication de saint Bernard de

La leçon de saint Pierre

Nous allons nous immerger dans le mystère des blessures de Jésus. Cette méditation pourrait sembler sombre à première vue, mais elle est en réalité une source éclatante de guérison et d'espérance. Car selon la parole de saint Pierre : « *Par les blessures de Jésus, nous avons été guéris* » (1 P 2, 24)³.

Tout comme Thomas, saint Pierre a saisi l'importance décisive des blessures du Christ⁴. Songez à ce

Clairvaux (1090-1153) et de saint François d'Assise (1182-1226), que cette dévotion s'est répandue. Bien qu'aucune fête n'ait été établie à l'échelle de l'Église en l'honneur des blessures du Christ, il y avait dans les Missels médiévaux une messe spéciale connue sous le nom de Messe d'Or, qui a été célébrée notamment par Jean XXII (1334) et Innocent VI (1362). Au cours de sa célébration, on allumait cinq cierges en l'honneur des cinq blessures du Christ en Croix. Le « chapelet des Cinq Plaies » a également été approuvé par le Saint-Siège le 11 août 1823, puis de nouveau en 1851.

3. Pour un commentaire exégétique de cette phrase, voir : Ceslas SPICQ, *Les Épîtres de saint Pierre*, Sources Bibliques, Gabalda, Paris, 1966, p. 113-114.

4. Le mot grec utilisé ici par saint Pierre est *molops* (μώλωψ). C'est le même mot que l'on retrouve en Is 53, 5 dans la traduction de la Septante. Il désigne une meurtrissure, une marque laissée par une contusion. Dans le Nouveau Testament, on trouve deux

qu'a dû représenter pour lui cette prise de conscience, lui qui avait renié son Maître et qui n'avait pas eu le courage de le suivre jusqu'au pied de la croix. On peut aisément imaginer les larmes de gratitude qui ont perlé dans ses yeux lorsqu'il écrivit ces mots : « *Par les blessures de Jésus, nous avons été guéris*⁵. »

Le grand mystère de l'« expiation »

Le Christ est venu nous guérir de la « maladie » du péché, et non pas simplement pour être un exemple. À quoi servirait un exemple de parfaite santé à ceux qui sont malades ? Voici la moelle et la sève de tout l'Évangile : Dieu s'est fait homme pour nous guérir du péché et nous unir à lui. Mais Dieu, infiniment saint, n'aurait pas pu justement nous guérir du

autres mots très proches : *trauma* (τραῦμα) [ex. Luc 10, 34], et *plégé* (πλήγη), [ex. Actes 16, 33 ; Apocalypse 13, 3 et 12] qu'on peut traduire par : coup, blessure, ou plaie.

5. Saint Pierre s'appuie ici sur une prophétie d'Isaïe qui, des siècles auparavant, avait annoncé le Messie souffrant : « *Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris* » (Is 53, 5).

péché sans avoir aussi justifié sa justice. S'il nous avait pardonné aux dépens de sa justice, son pardon aurait été en contradiction avec son essence. Il fallait un sacrifice expiatoire pour unir à la fois la justice et la miséricorde : « *S'il n'y a pas de sang versé, il n'y a pas de pardon* » (He 9, 22)⁶.

Autrefois, les prêtres apportaient une victime d'expiation, mais c'était un agneau. Ils l'égorgeaient et le sang chaud coulait, mais l'humanité n'en était pas sauvée pour autant. Le sang des animaux ne pouvait ni guérir du péché, ni relier Dieu et les hommes. Comme dit le pape Benoît XVI : « Il pouvait seulement être un signe de l'espérance et de l'attente d'une obéissance plus grande et vraiment salvifique⁷. » Pour nous guérir tous, tout en faisant droit à la justice, il

6. Comprenons bien que l'auteur de l'épître aux Hébreux parle ici de la sanctification de la souillure du péché dans l'Ancien Testament. Celle-ci supposait nécessairement l'effusion du sang, puisqu'elle supposait des sacrifices. Mais elle ne procurait le pardon que dans la mesure où elle annonçait d'une manière figurative la future rémission des péchés par le sang du Christ. Le pardon des péchés ne venait donc pas de l'effusion du sang elle-même, mais de la foi implicite en Jésus Christ.

7. BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth*, t. 2, Éditions du Rocher, Paris, 2011, p. 158.

fallait un sacrifice à la hauteur de Dieu, le sacrifice du Fils de Dieu lui-même. Il fallait que « dans le don de lui-même sur la Croix, Jésus dépose, pour ainsi dire, tout le péché du monde dans l'amour de Dieu et le fasse fondre en lui⁸ ». Le sacrifice du Christ a opéré un merveilleux mélange de justice et de miséricorde :

8. *Idem*, p. 56-57. Voir aussi p. 261 : « Par la Croix de Jésus était advenu ce qu'on avait en vain recherché dans les sacrifices d'animaux : le monde avait obtenu l'expiation. L'« Agneau de Dieu » avait pris sur lui le péché du monde et l'avait enlevé. » ; p. 263 : « Dans la Passion de Jésus Christ, toute l'abjection du monde entre en contact avec l'immensément Pur, avec l'âme de Jésus Christ et ainsi avec le Fils de Dieu lui-même. Si habituellement, une chose impure contamine par contact et souille ce qui est pur, nous avons ici le contraire : là où le monde avec toute son injustice et toutes les cruautés qui le souillent, entre en contact avec l'immensément Pur – là, lui le Pur, se révèle en même temps le plus fort. En ce contact la souillure du monde est vraiment absorbée, annulée, transformée à travers la douleur de l'amour infini. » L'idée de sacrifice expiatoire substitutif a été très discutée en théologie, notamment entre catholiques et protestants. Pour une synthèse respectant les accentuations propres à chaque confession, voir : *La Doctrine de la justification. Déclaration commune*, Cerf/Labor et fides, Paris/Genève, 1999. Lorsque le *Catéchisme de l'Église Catholique* parle de substitution, il s'agit de l'acte d'obéissance de Jésus jusqu'à la mort par lequel « il a accompli la substitution du Serviteur souffrant » (n. 615).

« Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché, afin qu'en lui nous devenions justes de la justice même de Dieu » (2 Co 5, 21).

Le serpent de bronze et le Christ

Mais d'emblée une question se pose : en quoi la contemplation des blessures atroces de Jésus peut-elle nous être bénéfique ? Il existe une histoire dans le livre des Nombres qui éclaire ce mystère (cf. Nb 21). Alors que les Hébreux traversaient le désert, ils furent mordus par des serpents venimeux. Sur l'ordre divin, Moïse façonna un serpent en bronze et le plaça au sommet d'un étendard. Quiconque levait les yeux vers ce serpent était guéri. Le lien entre ce serpent de bronze et le Christ est évident. D'ailleurs, la valeur numérique du mot « serpent » en hébreu (*Nahash*) est la même que celle du mot « Messie » (*Mashiah*)⁹.

9. *Nahash* (50+8+300 = 358) et *Mashiah* (40+300+10+8 = 358). En hébreu, les lettres ont une valeur numérique et peuvent être utilisés pour compter. Cela s'appelle la *guematria*, du grec *geometria*.

Tout comme les Hébreux mordus étaient invités à regarder le serpent de bronze élevé par Moïse, nous sommes conviés à tourner avec foi notre regard vers le Christ crucifié, afin d'obtenir la guérison.

Au cours de nos méditations, nous allons faire comme Moïse, nous allons dresser la Croix du Christ dans le désert de nos cœurs. En contemplant les blessures du Messie de Dieu¹⁰, nous allons demander au Seigneur de nous accorder une guérison parfaite, une belle santé spirituelle, et même, s'il le veut bien, la santé physique. Nous découvrirons alors, dans les plaies de Jésus, non pas une source de tristesse, mais de lumière et de vie.

L'intercession de l'ange Raphaël

Ce livre est composé de neuf méditations. Chacune se conclut par une prière dont le but est de transformer notre contemplation en demande concrète

10. Nous ne méditerons bien sûr que sur les principales blessures du Christ car, à vrai dire, tout le corps de Jésus a été meurtri durant sa Passion. Au cours de l'une de ses visions mystiques, le Christ aurait révélé à sainte Gertrude (1256-1302) le nombre des blessures qu'il reçut au total : 5 466 !

de guérison spirituelle. Ces prières seront adressées à Dieu par l'intercession de l'archange saint Raphaël dont le nom signifie « Dieu guérit » (*Rapha-El*).

Dans la Bible, l'ange Raphaël apparaît dans le livre de Tobie. Je vous suggère de le lire en parallèle de nos méditations. Ce merveilleux conte biblique est une histoire extraordinaire de guérison. Nous y rencontrons Tobith, un Juif pieux vivant en exil, qui est soudain frappé de cécité. Incapable de subvenir aux besoins de sa famille, il envoie son fils Tobie récupérer dix talents d'argent prêtés dans le passé. C'est alors que l'ange Raphaël entre en scène, sous l'apparence d'un étranger prêt à accompagner le jeune Tobie dans sa quête. En chemin, Raphaël conduit Tobie vers Sarra, une jeune femme malheureuse, tourmentée par Asmodée, le plus redoutable des démons. Tobie tombe amoureux de Sarra, dont le nom signifie « princesse », et avec l'aide de Raphaël, il découvre comment la libérer de ses chaînes démoniaques. Armé de cet amour et de cette victoire, Tobie retourne alors vers son père pour lui rendre la vue.

Comme la plupart des contes, le livre de Tobie est porteur d'un grand enseignement, sous un mode apparemment enfantin. L'élément important ici

n'est pas tant l'histoire elle-même que le parcours initiatique qu'elle propose : celui de la guérison par la bonté. En hébreu, Tobith est en fait *Tobyyahu*, qui signifie : « Yahvé est bon », ou « le Seigneur est bon ». Son fils, Tobie, ainsi que son propre père, Tobiel – qui signifie « Mon bien est Dieu » –, rappellent aussi cette bonté divine qui est source de guérison.

Pourtant, dans le livre de Tobie, Dieu ne se manifeste pas directement ; il est à peine mentionné ; il agit à travers Raphaël. Comme il est dit : « *Raphaël fut envoyé pour les guérir tous deux* » (Tb 3, 17). L'ange joue ainsi un rôle de médiateur, spécialement à travers son intercession, comme il l'indiquera à Tobith : « *Quand tu priais en même temps que Sarra, c'était moi qui présentais votre prière devant la gloire de Dieu, pour qu'il la garde en mémoire* » (Tb 12, 12). C'est pourquoi nous prions par son intercession.

Paul Claudel dans *L'Histoire de Tobie et de Sara* fait remarquer que ce livre est une application de cette parole de l'Évangile : « *Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre pour demander quelque chose au Seigneur, cela leur sera accordé* » (Mt 18, 19-20). Claudel commente : « Dieu ne fait jamais de bien à quelqu'un tout seul, il ne lui donne jamais rien qui

ne soit actif et contagieux [...]. C'est la communion de ces deux âmes éloignées et qui s'ignorent dans la nécessité et la prière qui fait l'intérêt du livre de Tobie¹¹. » Avant d'entrer dans la méditation des plaies de Jésus, prenons un moment pour prier les uns pour les autres, pour tous ceux qui, comme nous, tourneront leur regard vers le Christ crucifié et glorifié, avec l'espoir de guérir...

11. Paul CLAUDEL, *L'Histoire de Tobie et de Sara*, Gallimard, Paris, 1942, p. 9 et 11.



LA GIFLE DU GARDE

« Je n'ai pas caché ma face devant les outrages et les crachats. »
(Is 50, 6)

Avant de regarder les plaies de Jésus, considérons la première violence qui lui est infligée durant son procès. Elle concerne son visage. D'après saint Jean au chapitre 18, tout commence par une gifle. La scène se passe chez Hanne, le grand prêtre, à qui on a conduit Jésus pour le soumettre à un interrogatoire¹².

12. En fait, le grand-prêtre, cette année-là, était Caïphe. Hanne n'était plus en exercice depuis quelques années, mais il jouissait encore d'une autorité morale et d'un certain ascendant sur son gendre Caïphe. Les gardes amènent donc Jésus d'abord chez Hanne, pour un premier interrogatoire, puis chez Caïphe où il sera enfermé durant une partie de la nuit, afin de pouvoir être présenté à Ponce-Pilate à l'aube. Les juifs, en effet, n'étaient pas

« Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur son enseignement. Jésus lui répondit : “Moi, j’ai parlé au monde ouvertement. J’ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n’ai jamais parlé en cachette. Pourquoi m’interrogés-tu ? Ce que je leur ai dit, demande-le à ceux qui m’ont entendu. Eux savent ce que j’ai dit.” À ces mots, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : “C’est ainsi que tu réponds au grand prêtre !” » (Jn 18, 19-22).

L’intention d’une gifle

Pour bien comprendre la portée de ce geste du garde, il faut réfléchir sur ce qu’est une gifle. L’intention d’une gifle n’est pas la même que celle d’un coup de poing. Un coup de poing vise à assommer l’autre, à lui faire mal, à le mettre KO. La gifle vise plutôt à l’humilier, à l’ébranler psychologiquement. De fait, la douleur physique liée à une gifle est ordinairement superficielle, alors que l’impact émotionnel est très fort. Et c’est bien ce que vise la gifle : elle tend moins

autorisés à prononcer la peine de mort ; pour cela, il leur fallait recevoir l’autorisation du préfet romain de Judée.